

Notes sur les limites de la notion de Sujet

New Cultural Frontiers

Andrea Spreafico

University of Perugia – Italy

Email : spreafico@mckink.it

Abstract

This article considers what role the idea of the subject might play today in contemporary sociological theory and the social sciences. Taking into account a selection of ethnomethodological approaches, it argues for a sociological and anthropological perspective that focuses not on the individuation of strategies for the development of the 'free individual' capable of resisting domination, but rather on the description of social interactions. This, the article suggests, can be key to illustrating the modalities through which social life is concretely manifested.

Key Words: *Subject, Self, Identity, Ethnomethodology, Interaction.*

1. Introduction

Ces notes ont l'intention de se concentrer sur quelque aspect général de la première question posée dans l'appel présenté par la revue *New Cultural Frontiers* : « quel rôle y-a-t'il pour l'idée de 'sujet' dans la théorie sociologique contemporaine et dans les sciences sociales ? » Le but final est de rappeler l'existence d'une perspective sociologique et anthropologique qui s'intéresse davantage à la description du comment se déroule la vie sociale qu'à l'individuation de stratégies pour le développement d'individus libres et capables de résister aux formes de domination qui en limitent l'émancipation. On peut déjà dire qu'ici est indirectement présente une question – qui toutefois ne sera pas traitée – sur qu'est-ce que la sociologie¹, que peut-elle et/ou devrait être : l'importance attribuée au sujet est liée, par exemple et entre autres choses, à une idée de sociologie d'intervention.

Puisque les thèmes liés à l'idée de sujet qu'on essaiera de faire émerger progressivement dans les prochaines pages (c'est-à-dire que le sujet – surtout quand on pense à un sujet avec une personnalité

¹ Comme on le verra probablement au cours de cet article, même si la sociologie phénoménologique ne se pose pas nécessairement au service d'une critique de l'ordre social existant, l'on peut toutefois retrouver une fonction critique de cette sociologie au moment où elle permet l'exercice d'une pensée critique à l'égard des autres courants de la pensée sociologique (cf. Jedlowski, 2001). D'autre part, il peut sembler que les sociologies qui insistent sur la nature automatique, irréfléchie, des comportements humains réglés par le sens commun puissent être accusées de déterminisme. En réalité, c'est exactement l'effort cognitif de celles-ci, centré sur le rôle du sens commun, qui permet aux sociologues de faire émerger ce dernier et, de cette façon, aux autres de devenir conscients de lui et donc de le modifier.

qui puisse être étudiée et qu'influencerait son agir social – n'est pas le protagoniste d'une « sociologie véritablement sociologique ») sont très nombreux et nécessiteraient une explication trop vaste dépassant le cadre donné de notre propos, aussi nous limiterons-nous dans un premier temps à présenter une sorte de liste d'affirmations, exposées en très grande synthèse et qui pourraient être approfondies² dans d'autres occasions, dans l'espoir qu'elles puissent toutefois déjà contribuer à susciter un débat critique. Pour revenir sur quelque passage de l'appel de la revue, l'esprit avec lequel on pourrait lire les thèses suivantes amène à penser que l'existence de la domination s'enracine exactement au moment où on distingue un sujet d'autres éléments qui lui seraient extérieures, au moment où on catégorise une « réalité » avec des frontières très nettes entre ce qu'on a décidé être ses composants. Après avoir énoncé de cette façon une pluralité de perspectives théoriques qui ont une série d'affinités, nous essaierons enfin de porter un peu plus d'attention à la dernière affirmation qui sera énumérée (la « e »), qui représente, à notre sens, une perspective sociologique contemporaine très actuelle, consciente des plusieurs importantes acquisitions des sciences humaines et sociales et capable de dépasser la connexion traditionnelle entre sujet et existence d'un soi avec une identité.

a) La conception du soi comme quelque chose de lié à un corps individuel singulier n'a pas toujours été le propre de chaque être humain partout dans l'espace et dans le temps. L'assertion de l'existence d'un soi personnel invariable qui fait l'expérience d'un monde objectif extérieur est le résultat d'une construction socio-historique et culturelle située et non pas une donnée universelle. La notion de sujet est construite à l'intérieur d'une raison que présuppose cette distinction entre quelqu'un qui observe et un ordre qui existerait indépendamment de la perception (cf. Elias 1939, Foucault 1966 et 1984, Pollner 1987, Jaynes 1977, Reiss 1982, Leenhardt 1979, Héritier 1977, Glaserfeld 1981, Rorty 1979, Spinoza, disciplines zen ou bouddhistes)³.

b) Il n'y a pas une continuité temporelle ininterrompue de la conscience de soi (cf. Locke, Hume, Nietzsche), malgré l'action toujours en discussion de la mémoire (cf. Halbwachs 1925) et la possibilité de réunification à travers la narration (cf. Ricoeur 1990), où encore en reconnaissant la temporalité essentielle de l'être-pour-la-mort (cf. Heidegger 1927). Il y a quelque chose qui résiste inaltéré plus longtemps, mais il n'est pas conscient de ça dans un signifié traditionnel et est perçu comme non-coïncident avec un individu entier : le gène (cf. Dawkins 1976-89).

² Cf. pour exemple, pour une tractation général, Allodi et Gattamorta (2008), Crespi (2004), Elliott (2007), Kaufmann (2004), Sciolla (1983), Sparti (2000) et Spreafico (2010).

³ Entre parenthèses se trouvent cités exemples de noms d'auteurs ou de perspectives qu'ont des théories très différentes entre eux, mais qu'ont permis, entre autres encore, de mettre les bases pour l'affirmation énoncée dans chaque point spécifique. On recordera ici et dans la bibliographie seulement les textes écrits à partir du XX^e siècle.

c) La consistance du je est une illusion, il est un espace où se déploient les conséquences de l'intersection de structures universelles et atemporelles (cf. Lévi-Strauss 1958, 1971 et 1978), ou d'une nature humaine (cf. sociobiologie).

d) Le soi est créé grâce au rituel, virtuellement à partir du rien ; il n'a pas une essence trans-situationnelle durable, puisque les rituels de l'interaction mêmes sont les instruments avec lesquels les identités sont construites localement. De cette façon, l'identité du sujet est un effet structurel produit discontinuellement dans les interactions (cf. Goffman 1959, 1967, 1981 et 1983).

e) Si on donne pour acquis soit le tournant linguistique et la reconnaissance de l'utilisation pragmatique des énoncés dans chaque langue (cf. Malinowski 1935, Austin 1962 et surtout le deuxième Wittgenstein 1953), soit les intérêts phénoménologiques (cf. Schütz 1943-59), on peut mieux observer la reformulation de l'idée général du soi et du sujet qui est possible grâce à la contribution de l'ethnométhodologie en ses différentes sous-approches (cf. Garfinkel 1967, Sacks 1964-74, Heritage 1984, Coulter 1989) et/ou de l'anthropologie linguistique (cf. Duranti 1997), et qui sera décrite dans les prochaines lignes en dépassant la conception trop mentaliste de l'interactionnisme symbolique (cf. Blumer 1969).

2. Une perspective alternative

Dans l'interaction quotidienne, l'acte pratique même de se référer constamment à l'idée qu'il y a quelque chose, souvent appelé soi ou identité d'un sujet, qui distinguerait une partie d'un entier, un être humain des autres et de l'environnement, pourrait être considéré un moyen de mettre de l'ordre à la (à une) réalité où l'on vit. Pour exemple, on a tendance à considérer comme naturelles des catégories telles que le genre sexuel et l'âge (normalement pensées comme composantes essentielles de l'« identité »), tandis qu'elles ont une origine sociale et publique – liée pour exemple aux circonstances spécifiques où se trouve à un certain moment celui qui catégorise – et non mentale et intérieure. Dans la pratique on se montre réciproquement de partager formes d'organisations et classification de ce qu'on perçoit autour de nous jusqu'au moment où se passe quelque chose qui soulève le voile d'une normalité qui généralement n'est pas mise en question. En particulier, dans l'interaction on se montre mutuellement ce qu'on est, avec un comportement pratique approprié et spontané qui doit être/est reconnu par les autres membres de la société avec lesquels on est en interaction; c'est pour ça que l'idée d'un soi préalable semble une réification qui naît en dehors de l'expérience fondamentale des situations spécifiques d'interaction où l'on se trouve et où l'on suit les règles produites dans l'interaction verbale même.

Contrairement à la tendance meadienne d'étudier ce qui n'est pas observable, l'Analyse de la Conversation invite la sociologie à décrire les activités sociales ordinaires, à étudier le sens commun – souvent tenu pour acquis – utilisé pour voir les choses d'une certaine façon et à considérer les phénomènes comme toujours activement et localement construits par les acteurs sociaux. Celui qui, pour exemple, après une observation, catégorise d'une certaine façon un sujet risque d'oublier de prendre en considération les connaissances de sens commun qui l'ont mené à faire cette catégorisation spécifique (critique à la Grounded Theory). On doit au contraire se concentrer sur la façon avec laquelle les parlants assument certains rôles ou identités pendant les échanges verbaux, c'est-à-dire sur comment les activités des sujets en interaction construisent le phénomène « identité » dans une conversation.

Dans la description de soi ou d'autrui chacun à la capacité de faire référence à une structure socio-historique-culturelle (qui n'est pas extérieure ou préexistante) en la choisissant dans l'optique de fournir une version adaptée au but du moment. En simplifiant : dans une conversation l'identité peut être construite au début au moyen de la proposition d'une certaine description de soi aux interlocuteurs ou pendant la narration d'un événement, avec une construction qui change selon le contexte construit, interactivement et de façon endogène, par la conversation même. La constitution locale de l'identité dans l'interaction verbale, en outre, est coopérative et normalement fondée sur l'évitement de mettre en discussion le monde en commun entre les parlants, mais nécessite quand même une confirmation réciproque qui parfois n'est pas obtenue ou n'est pas renouvelée dans le temps. En outre, l'identité, relevante ou opérative, émerge, présentée au moyen de termes identificatifs (nom, profession, préférences, ethnie, âge etc.) résultants de processus de catégorisation, assume un signifié différent selon la position (séquence) où le terme est employé dans l'échange verbal dans un certain moment et contexte.

L'identité/identification du sujet se forme temporairement dans l'interaction et se manifeste linguistiquement. Au fond il n'y a plus un individu qui agit mais seulement une interaction dans laquelle émergent verbalement identités relevantes interprétées par parlants dont l'éventuelle spécificité est reléguée en arrière-plan. Il y a une production d'actes qui n'est jamais individuelle et autonome mais toujours interactive et coopérative. Le protagoniste de l'action n'est plus l'individu avec son identité supposée, mais le contexte écologique et les relations entre les inter-acteurs qui s'y développent. On se trouve confronté à des comportements collectifs et coopératifs de production de l'activité en cours qui ne sont pas compréhensibles en référence à la notion de *agency*. La sociologie se concentre de cette façon sur la vaste situation d'interaction et relation qui construit les possibilités de choix apparemment imputables à un sujet agent individuel illusoirement supposé libre d'agir. Tous les sujets en interaction sont insérés en mécanismes d'expectatives et de *feedback*

localement et temporellement situés, qui créent une intégration réciproque et une coordination collective lesquelles à leur tour augmentent avec la coprésence physique et le fait d'avoir un but en commun. Dans un certain sens, le sujet et son identité émergent dans cette interaction, n'existent pas avant et n'ont pas une permanence au-delà de l'interaction. Il y a une agentivité diffuse (même si, en général, reste ouvert le débat sur la présence ou non d'une unité agentive individuelle, plus ou moins faible et/ou capable de rétroagir sur les structures en terme de résistance, de transformation créative ou, au contraire, de coopération au maintien du *status quo*)⁴.

Les facultés cognitives individuelles sont acquises et se développent au moyen de processus d'interaction sociale. En outre, puisque une action et/ou un discours acquièrent du sens en tant que partie d'une activité collective collaborative, dans laquelle d'autres contribuent à donner une forme à ce qu'on est en train de dire et à comment il doit être compris, il n'est pas utile de se concentrer sur les intentions du parlant avec l'espoir d'en pouvoir comprendre l'état mental, mais on doit se concentrer sur tout ce qui est publiquement observable et qui souvent n'a pas été néanmoins pensé précédemment et/ou consciemment (fréquemment l'action se développe sans être précédée par états mentaux), sur les comportements coopératifs extérieurs du parlant. Soit l'éthologie humaine soit l'anthropologie nous montrent que le fait de parler est une activité sociale qui fait partie d'un plus vaste ensemble d'activités réalisées collectivement et pour lequel il peut être utile d'adopter le terme de « participation » ; il y a différents degrés de participation et d'implication que le parlant s'attribue sans cesse en ce qu'il dit, afin de souligner, pour exemple, les groupes de référence, plus ou moins réels ou imaginaires, qui sont impliqués dans le faire de l'action. Il y a plusieurs sujet en même temps et temporairement, et différents même en ce qui concerne le lien avec des corps correspondants. Il peut être aussi difficile de distinguer un parlant d'un interlocuteur.

3. Une sociologie sans sujet

Penser sociologiquement le sujet humain trouve son point de départ dans la critique de la tendance d'une partie de la sociologie à analyser les attributs et les dispositions mentales des personnes en termes psychologues, à la recherche d'hypothétiques motivations subjectives des actions, en suggérant erronément l'idée que de tels sujets possédaient à l'intérieur de soi des propriétés déliées des circonstances socio-historique-culturelles et interactionnel-communicatives. À la métaphysique mentaliste tournée vers l'individuation des raisons des actions peut être contraposée une attention pour actions, interactions et activités pratiques, pour la tractation des

⁴ Pour approfondir, cf. pour exemple: Antaki et Widdicombe (1998), Caniglia (2007), Donzelli e Fasulo (2007), Fele (2007), Paoletti (1997).

attributs mentaux personnels en guise de propriétés dérivés de conduites, des pratiques d'attribution des raisons en guise de types d'action sociale analysable, des motivations en guise de pratiques socialement conventionnalisées et interactionnellement occasionnées. Produire des raisons est une conduite pratique liée à des conventions contextuelles historique-sociales ; il est donc préférable d'étudier les raisons mêmes, et le comment elles sont produites, la logique qui accompagne leur utilisation effective, comme si elles étaient partie intégrante du phénomène soumis à investigation, à la place d'essayer d'en extraire d'hypothétiques principes causals-explicatifs de l'agir et des affirmations verbales. Au même titre que d'autres phénomènes, les phénomènes subjectifs, mentaux et expérientiels sont connaissables au moyen de concepts linguistiquement exprimés et grammaticalement réglés, à l'intérieur de contextes communicatifs, tandis qu'il n'y a pour eux aucun langage mental privé et différent selon les personnes (le monde des représentations est tout exposé dans la description de la représentation). Les règles grammaticales spécifient ici le cadre linguistique à l'intérieur duquel mots, phrases ou types de mots et de phrases peuvent être utilisés et quels sont les applications possibles de telles expressions.

L'on ne peut pas traiter en guise de postulats acquis l'usage et la cognition qu'on a de termes tels que « sujet connaissant » ou « agent humain », il est nécessaire de les soumettre à une analyse logique-grammaticale, à l'intérieur de contextes d'action concrets et de pratiques sociales et institutionnelles. Une telle analyse doit être tournée vers l'individuation des connexions entre l'utilisation d'expressions linguistiques adressées à l'articulation du concept et les circonstances où elles sont employées, vers l'individuation des propriétés d'un tel sujet, qui n'est pas transcendant par rapport à une analyse socio-logique. Dans la grande part de la pensée sociologique moderne on demande de faire des assertions de fond non sociologiques sur les propriétés psychologiques des agents humains, en contribuant à produire un subjectivisme des sciences sociales (dénoncés il y a vingt ans par Coulter, dont ici et dans les prochaines pages on essaye de reprendre les argumentations).

Il est difficile d'obtenir un accès crédible à des processus intérieurs d'interprétation, connaître de façon claire quels signifiés les personnes sont en train d'attribuer subjectivement aux actions et aux choses (sur lesquels hypothétiquement elles fonderaient leur conduite), tout comme il est difficile de se plonger dans le monde social habité par d'autres acteurs, devenir interprète des mêmes rôles par eux-mêmes joués, encore plus si l'on ne veut pas se limiter à observer (correctement) comment ils font pour interagir, mais l'on a l'objectif de comprendre ce qu'il se passe dans leurs esprits afin de révéler les interprétations qu'on suppose qu'ils aient effectuées. En pratique l'activité interprétative et d'attribution réflexive de signifiés est rare, les actions et communications réciproques ne sont pas du tout initialement incompréhensibles. En même temps, il n'est pas nécessaire de se référer

excessivement aux habitudes, aux routines automatiques ou aux exemptions pour voir que dans beaucoup de secteurs du comportement humain il n'y a pas d'interprétations et d'attributions de signifié conscients qui constituent après motivations ou intentions intérieurs aux agents ; ces derniers sont inaccessibles, même s'ils sont routinièrement reconnus et présumés dans la vie sociale pratique. Même quand les personnes détiennent des interprétations ou évaluations privées des actions d'autrui, ou cachent leurs intentions, les sociologues – qui sont eux-mêmes membres d'une société – ne devraient pas essayer de transcender leur limites et d'affronter quelque chose au fond insondable et objet de controverse pratique ; leur fonction n'est pas d'établir les « vraies » motivations des gens, leurs pensées cachées, leurs interprétations privées de quelque situation ambiguë. On a à faire avec questions pratiques des membres, pour observer lesquelles on dispose de critères discutables mais publiques.

On ne devrait pas supposer qu'à l'intérieur de soi il y ait un processus d'étiquetage d'actions, objets et situations (comprendre une action ne veut pas dire rester toujours prêt pour l'interpréter et en saisir le signifié – un signifié imaginé comme placé dans la tête de celui qui comprend), croire qu'il est possible d'expliquer mentalement le comportement en termes psychologiques, que les raisons énoncées par les gens pour expliquer leur conduite soient défectueuses en terme de clarification de ce qu'on fait. Même si les membres d'une société cachent les raisons de leur conduite ou en fournissent une rationalisation, pour un sociologue il est préférable de considérer les raisons explicitement admises plutôt que de chercher un supposée raison « réelle » dans l'esprit de l'agent. Wittgenstein nous a enseigné que comprendre n'est pas un processus mental/psychique, on peut comprendre sans essayer d'arriver à un sens pour ce qui a été dit/fait. Ce qui signale la réalisation d'une compréhension est un comportement adapté, la capacité de satisfaire de façon appropriée les critères contextuellement pertinents de l'avoir effectivement compris ce qu'on dit de comprendre. Affirmer comprendre annonce qu'on croit posséder ou avoir acquis une habileté. De cette façon, aux critiques au cognitivisme et à la psycholinguistique s'ajoute l'idée que le langage peut être compris car on est socialisés à en saisir les règles. Suivre les règles est possible seulement si on admet l'existence préliminaire d'institutions, pratiques et techniques de conduite socialement partagées qui en fournissent les critères.

Chaque processus intérieur nécessite de critères extérieurs, intersubjectifs, d'un consensus de fond, permettant la satisfaction de paramètres publiques au moyen desquels justifier les affirmations mentales ou expérientielles. La même réussite à conceptualiser et exprimer linguistiquement d'une certaine façon un événement mental ou expérientiel est liée à la relation avec les autres ; en général l'esprit et la conduite individuelle sont socialement construits. Pour exemple, recueillir des informations, normalement en formes propositionnellement/discursivement

disponibles, présuppose une série de conceptualisations de fond compréhensibles à un niveau sociologique et non au niveau du système nerveux central. Selon la précieuse synthèse opérée par Coulter, nous sommes constitués par les ressources socio-culturelles et socio-interactionnelles des hommes en général et des co-habitants de notre environnement social spécifique en particulier. L'idée d'une socialisation à la maîtrise des ressources linguistiques publiques mentales et expérientielles (les phénomènes sont rendus intelligibles par l'acquisition intersubjective d'un ensemble conceptuel grammaticalement circonscrit) permet d'arriver à une conception sociale du mental. C'est à nouveau Wittgenstein qui nous ouvre les yeux : l'apprentissage du jeu linguistique est préliminaire à la compréhension de mots et propositions, qui assument des significés différents selon le jeu où ils se trouvent. Dans le langage – qui peut être vu comme un ensemble de jeux linguistiques en relation avec des buts dans un contexte d'activité, de forme de vie – sont déposés les schémas avec lesquels nous construisons nos connaissances. On apprend de plusieurs façons concepts, critères, termes et règles contextuelles pour leurs utilisation ; il y a des contextes appropriés où concepts et termes spécifiques peuvent être employés intelligiblement, même pour réaliser un comportement personnel (pas intérieur). On a à disposition une grammaire de conceptualisations, un réseau de règles de base communes aux hommes, sur lequel se greffent les différents jeux linguistiques jouables chez diverses cultures.

Par conséquent, c'est seulement à l'intérieur de la coproduction mondaine de l'organisation des façons de dire et de faire qu'on peut trouver les activités de description et d'assignation des attributs personnels. En outre, la caractérisation de quelqu'un, le dire qui serait ce quelqu'un, n'est pas indépendant de buts pratiques et de contingences locales spécifiques (cela regarde donc la validité d'une série de théorisations psychologiques, socio-psychologiques, psychanalytiques, psychiatriques, etc.). L'attribution d'une certaine personnalité ou caractère à quelqu'un ne peut pas être faite avec impartialité, ni ne peut d'aucune manière expliquer causalement l'activité de celui-ci, même s'il est possible de chercher une raison de la conduite indépendamment de l'évaluation de la personnalité. Les évaluations sur la personnalité, en effet, n'arrivent pas à comprendre toute la conduite de l'agent, en outre chaque évaluation de ce type peut être démentie en invoquant des situations ou contextes occasionnants, circonstances ou attentes précédentes, règles et justifications indépendantes. Étant donné que, outre les explications caractérologiques, il y a d'autres ressources qui permettent de donner des explications d'actions, pour exemple la surmentionnée considération du contexte et des buts, l'explication de l'action en référence (même partielle, comme chez Parsons 1968) à supposées caractéristiques de personnalité consiste en un renoncement simplificateur à une analyse soignée de l'interaction (renoncement qu'en même temps

risque, de cette façon, d'entifier quelque hypothétique trait intérieur comme s'il était intrinsèque d'un agent).

Ce qu'on dit à propos de la nature de l'esprit est socio-historiquement constitué, ce qui concerne le mental n'est pas privé, n'est pas découvert intérieurement par les individus comme s'il était indépendant de tout le reste. Il n'y a pas d'entités qui existent dans l'esprit qui correspondent à certains termes regardants un « état » (éprouver de la douleur, pour exemple) d'une personne ; c'est une erreur de penser que les prédicats mentaux nomment des phénomènes intérieurs détachables de la conduite et des contextes de la conduite relevant pour l'ascription. Contrairement à ce que pense Searle (1983), on ne peut pas réduire certaines expériences à des conditions neuronales localisées dans le cerveau : percevoir, comprendre, rappeler, croire ne sont pas simplement réductibles à des phénomènes neurales, mais constituent quelque chose de compréhensible à la lumière de l'agir visible dans un contexte de processus d'interaction sociale. Il est donc difficile d'offrir des explications causales convaincantes (ce qui est déjà en soi une forme enquêtable de pratique sociale conventionalisée) de la plupart de la conduite rationnelle humaine, qu'on décide de se référer à des états psychologiques, ou à des capacités cognitives d'élaboration d'information, ou à conditions neuronales ; toutefois, de nouveau, fournir la raison d'une action est un type d'action sociale pratique quotidienne qui peut être décrite en ses modalités contextuelles.

Étant donnés les limites et les difficultés des approches qui affrontent les problématiques de l'agent humain en le considérant comme un être cognitif doué d'un esprit et d'une personnalité, qui traverse le monde social en employant cette dotation subjective de différentes façons, l'ethnométhodologie contribue alors à nous inviter à pratiquer une sociologie qui se concentre sur l'analyse des propriétés logique-grammaticales, sur les possibilités de production des explications produites par les agents mêmes. Les théories qui posent le sujet humain individuel au centre de la scène, en se fondant acritiquement sur des assertions atomistiques, psychologues et cognitivistes, n'arrivent pas à montrer clairement les modalités avec lesquelles la vie sociale se manifeste. Une vie sociale dans laquelle le protagoniste pourrait ne pas être le sujet traditionnel – dont les caractéristiques et les possibilités de revendication de droits ont été étudiées avec des risques comme celui de devoir présupposer quelque chose dans l'homme : pour exemple une aptitude, plus ou moins réflexive, à la liberté⁵ et beaucoup moins une tendance au désir mimétique girardien⁶ – mais les interactions, souvent verbales, productrices de situations sociales descriptibles

⁵ En lisant une interview significative de Khosrokhavar à Touraine (2000), dans laquelle on revient sur la production de ce dernier, il y a des passages qui laissent entrevoir comment, au fond, même « l'individu à la recherche de soi » est de toute façon celui-là même qui est présupposé par la sociologie traditionnelle, laquelle lui attribue, de différentes façons, des qualités spécifiques – une fois ces dernières présupposées l'on peut essayer de faire de soi-même le sujet de sa propre vie et de ses propres actes.

⁶ Cf. Girard (1972).

(et dans lesquelles le soi d'un sujet émerge comme une construction artificielle, temporaire et utile à la conduite efficace d'une partie spécifique de l'interagir).

Bibliographie

- Allodi L. et Gattamorta L. (sous la direction de) (2008), *“Persona” in sociologia*, Meltemi, Roma.
- Antaki C. et Widdicombe S. (eds.) (1998), *Identities in talk*, Sage, Thousand Oaks, Calif..
- Austin J.L. (1962), *How to Do Things With Words*, Oxford University Press, Oxford.
- Blumer H. (1969), *Symbolic Interactionism. Perspective and Method*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ.
- Caniglia E. (2007), *Prefazione* a Sacks H. (1964-74/1995), *L'analisi della conversazione*, Armando, Roma.
- Coulter J. (1989), *Mind in Action*, Polity Press, Cambridge.
- Crespi F. (2004), *Identità e riconoscimento nella sociologia contemporanea*, Laterza, Roma-Bari.
- Dawkins R. (1976-1989), *The Selfish Gene*, Oxford University Press, Oxford.
- Donzelli A. et Fasulo A. (sous la direction de) (2007), *Agency e linguaggio. Etnoteorie della soggettività e della responsabilità nell'azione sociale*, Meltemi, Roma.
- Duranti A. (1997), *Linguistic Anthropology*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Elias N. (1939), *Über den Prozess der Zivilisation*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1969.
- Elliott A. (2007), *Concepts of the Self*, Polity Press, Cambridge.
- Fele G. (2007), *L'analisi della conversazione*, il Mulino, Bologna.
- Foucault M. (1966), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris.
- Foucault M. (1984), *Histoire de la sexualité. L'Usage des plaisirs*, Gallimard, Paris.
- Garfinkel H. (1967), *Recherches en ethnométhodologie*, PUF, Paris, 2007.
- Girard R. (1972), *La Violence et le sacré*, Grasset, Paris.
- Glaserfeld E. von (1981), *An Introduction to Radical Constructivism*, in Watzlawick P. (ed.) (1984), *The Invented Reality. How Do We Know What We Believe We Know? Contributions to Constructivism*, W.W. Norton & Co., New York.
- Goffman E. (1959), *The Presentation of Self in Everyday Life*, Doubleday Anchor, New York.
- Goffman E. (1967), *Interaction Ritual. Essays on Face-to-Face Behaviour*, Doubleday Anchor, New York.
- Goffman E. (1981), *Forms of Talk*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- Goffman E. (1983), “The Interaction Order”, in *American Sociological Review*, 48, 1-17.
- Halbwachs M. (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Alcan, Paris.
- Heidegger M. (1927), *Sein und Zeit*, Niemeyer, Tübingen.
- Heritage J. (1984), *Garfinkel and Ethnomethodology*, Polity Press, Cambridge.
- Héritier F. (1977), *L'Identité Samo*, in *L'identité. Séminaire interdisciplinaire dirigé par C. Lévi-Strauss*, Grasset, Paris.
- Jaynes J. (1977), *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind*, Houghton Mifflin, Boston, MA.
- Jedlowski P. (2001), “Sociologia fenomenologica e critica sociale”, in *Quaderni di Teoria Sociale*, 1, 43-56.
- Kaufmann J.-C. (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, Paris.
- Leenhardt M. (1979), *Do Kamo*, University of Chicago Press, Chicago.
- Lévi-Strauss C. (1958), *Anthropologie structurale*, Plon, Paris.
- Lévi-Strauss C. (1971), *L'Homme nu*, Plon, Paris.
- Lévi-Strauss C. (1978), *Myth and Meaning*, Routledge & Kegan Paul, London.
- Malinowski B.K. (1935), *Coral Gardens and Their Magic*, Allen & Urwin, London, 2 voll., 1978.

- Paoletti I. (1997), *La produzione dell'identità nell'intervista con anziane*, in Marcarino A. (sous la direction de), *Analisi della conversazione e prospettive di ricerca in etnometodologia*, QuattroVenti, Urbino.
- Parsons T. (1968), *The Position of Identity in the General Theory of Action*, in Gordon C. et Gergen K. (eds.), *The Self in Social Interaction*, Wiley, New York.
- Pollner M. (1987), *Mundane Reason. Reality in Everyday and Sociological Discourse*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Reiss T.J. (1982), *The Discourse of Modernism*, Cornell University Press, Ithaca.
- Ricoeur P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris.
- Rorty R. (1979), *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton University Press, Princeton.
- Sacks H. (1964-74), *Lectures on Conversation*, Blackwell, Cambridge, Mass., 2 voll., ed. by G. Jefferson, 1992.
- Schütz A. (1943-59), *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Klincksieck, Paris, 2008.
- Sciolla L. (sous la direction de) (1983), *Identità. Percorsi di analisi in sociologia*, Rosenberg & Sellier, Torino.
- Searle J.R. (1983), *Intentionality. An Essay in the Philosophy of Mind*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Sparti D. (2000), *Identità e coscienza*, il Mulino, Bologna.
- Spreafico A. (2010, en préparation), *Soggetto, sé e sociologie dell'identità*, Roma.
- Touraine A. et Khosrokhavar F. (2000), *La recherche de soi*, Fayard, Paris.
- Wittgenstein L. (1953), *Philosophische Untersuchungen*, Basil Blackwell, Oxford.